

Toute cette organisation est fondée, non sur l'argent, mais sur le curare, envisagé non en tant que poison, mais en tant que monnaie d'échange, et que les nombreux intermédiaires savent fort bien falsifier, trompant ainsi les observateurs méconnaissant les sources de fabrication. Le curare, fabriqué par des spécialistes aussi bien que par les chasseurs, se trouve dans le liber des strychnées et sa préparation ne connaît aucun rite magique, mais au contraire des expériences de nocuité peu éloignées de l'esprit scientifique. De bassin en bassin, le curare circule sous la forme d'un oeuf et sert aux échanges jusqu'au Rio Negro et dans le bassin amazonien.

Seuls de tous les Indiens guyanais, les Fiaroa utilisent exclusivement la sarbacane, instrument compliqué, dont la fléchette empoisonnée paralyse la proie animale et n'est jamais utilisée contre l'homme. Leurs voisins, archers avant tout, utilisent quelquefois la sarbacane pour la chasse aux singes. Le tabou du sang est si vif chez les Fiaroa qu'il explique cette chasse sans effusion de sang.

Cette conférence permit en outre à M. Grelier de mentionner une langue liturgique des Fiaroa encore non enregistrée ou étudiée et de montrer la vie intense du bassin de l'Orénoque, ce fleuve sans vallée.

G. L.

Jean S. PICTET : Les Indiens de l'Amérique du Nord - I. L'Homme.

24 novembre 1959.

Les Indiens de l'Amérique du Nord sont fort mal connus, même par le public qui se veut cultivé. Leur idéalisation romantique s'appuie sur une ignorance presque totale de leurs traits spécifiques et l'Indien est un être fabuleux dont le portrait-robot est fait de la superposition des caractères somatiques de chacune des nations indiennes, si différentes entre elles cependant, malgré certains points communs, ainsi que l'ajustement artificiel des éléments particuliers des moeurs, des langues, du costume, de l'habitat et de l'écologie de tribus, vivantes comme les Navajos, disparues comme les Natchez.

Examiner sous tous leurs aspects ceux que l'on nomme "Peaux-Rouges", ne peut être oeuvre rapide et passionnée. L'objectivité la plus absolue doit annuler les préjugés ainsi que les légendes répandues depuis longtemps pour excuser, semble-t-il, le génocide que l'on croyait définitif alors qu'en réalité il a échoué par suite de la prolificité de certaines tribus, même si l'âme traditionnelle est battue en brèche par l'impact de la civilisation blanche. On peut croire qu'aujourd'hui les Indiens des Etats-Unis sont aussi nombreux que leurs ancêtres lors de la découverte et au cours de l'éviction de leurs terres.

M. Jean S. Pictet s'est penché pendant des années avec patience sur ce sujet rarement traité dans nos pays, plus sensibles à l'archéologie. En 1951-1952, il eut la chance d'étudier "ses" Indiens sur place. Il était normal que la Société suisse des Américanistes lui demande de

présenter, au cours d'un cycle de conférences, le fruit de ses lectures et de ses enquêtes. Au cours de sa première communication, M. Pictet délimita tout d'abord son sujet et décrivit l'homme dans ses caractéristiques physiques. Les origines de l'homme américain le retinrent aussi. Mais poser ce problème, c'est diviser les anthropologistes en factions virulentes. Si aucune théorie ne peut être absolue, on peut cependant admettre avec la majorité des spécialistes que l'Indien a quitté l'Asie il y a quelque 20.000 ans, donc au Fléistocène, pour traverser le Détroit de Behring en plusieurs vagues et se disperser dans le continent. Les théories de l'autochtonie de l'Amérindien ou du peuplement par les Mélanésiens ou les Polynésiens ont aussi leurs défenseurs passionnés.

On estime à 600.000 le nombre des Indiens vivant aux Etats-Unis, au Canada et en Alaska. On en trouve les trois quarts aux Etats-Unis et leur répartition est très localisée. Certaines tribus, comme les Navajos, ont fortement augmenté leur population, tout comme les Iroquois de l'Etat de New-York, actuellement ouvriers du bâtiment. Malgré l'aridité des chiffres, le problème de la pureté raciale et du métissage ne doit pas être omis dans un tel recensement. On estime à 60% le nombre des Indiens purs, - qui sont surtout ceux du sud des Etats-Unis. Leurs langues, polysynthétiques et agglutinantes, sont très riches en termes spécifiques mais pauvres en termes génériques. La complexité de leur syntaxe est grande, et l'absence de lettres de notre alphabet, ainsi que la prononciation pénible à l'audition européenne, sont à la source de notations défectueuses, de nombreux mots et surnoms dépréciatifs ayant été pris pour des noms de tribus. 365 tribus, dont 60 seulement ont plus de mille membres, parlent de nombreux idiomes classés dans 12 familles linguistiques d'importance variable, puisqu'aux 150.000 Indiens parlant l'algonkin (sans être tous des Algonkins) s'opposent les 2.500 Indiens s'exprimant en Zuni.

G. L.

Mauricio PARANHOS da SILVA : La Vie Quotidienne chez les Kaapor

(Urubú), Brésil.

5 décembre 1959.

... ou mieux, un jour, de l'aube au crépuscule chez de "Bons Sauvages", arrière-petits-cousins des Tupinamba décrits par Jean de Léry il y a quatre cents ans, image actuelle de l'homme de la Nature rêvé par Rousseau deux siècles plus tard.

Le Kaapor qui vit nu, chaste et svelte, sans grands besoins terrestres, sans contrainte psychique et sans angoisse métaphysique, semble-t-il, bon père et bon époux, qui se contente d'être sans désirer avoir, est ici un témoignage de l'Age d'or et non pas un fossile vivant. Il a organisé sa vie sur des traditions communautaires que nos principes collectifs détruiraient en toute bonne foi, si un rideau de bonne volonté ne les séparait du monde moderne, éperdument anxieux de transmettre ses petits soucis hygiéniques, alimentaires et pédagogiques à des sociétés isolées, qui, empiriquement, ont découvert le secret de la vie équilibrée, la puériculture et l'association de la grâce à l'efficience.

Spécialiste des problèmes indigénistes, M. Mauricio Paranhos da Silva présenta en conférence publique un film réalisé dans l'Etat de